



Paul Éluard

# LA VIE IMMÉDIATE



suivi de :  
Comme deux gouttes d'eau  
La Rose publique

1932, 1933

---

## Table des matières

---

LA VIE IMMÉDIATE (1932) .....	5
Belle et ressemblante .....	5
La saison des amours .....	6
À perte de vue Dans le sens de mon corps .....	6
À peine défigurée .....	7
Par une nuit nouvelle.....	8
Vers minuit .....	9
Tous les droits.....	9
En exil .....	10
La nécessité .....	11
Mauvaise mémoire .....	12
Au revoir.....	13
Le mal .....	14
Disparition.....	14
Nuits partagées .....	15
La fin du monde .....	21
Houx douze roses .....	22
Récitation .....	23
Les semblables .....	24
La facilité en personne .....	26
Objets des mots.....	26
I .....	26
II.....	26
III .....	27
IV .....	27

V.....	27
Yves Tanguy.....	28
Salvador Dali.....	29
Max Ernst .....	30
Le bâillon sur la table .....	32
La vue .....	33
Pour un moment de lucidité.....	35
Le mirage.....	36
La loi somptueuse .....	36
La dernière main .....	37
Quelque bonté.....	37
Nusch.....	38
Pardon .....	38
Tournants d'argile.....	39
Souvenir affectueux .....	40
Peu de vertu .....	40
Le temps d'un éclair .....	41
Une pour toutes .....	41
À TOUTE ÉPREUVE.....	44
L'univers solitude.....	44
Confections .....	51
Critique de la poésie .....	59
COMME DEUX GOUTTES D'EAU (1933).....	60
LA ROSE PUBLIQUE (1934).....	68
Une personnalité.....	69
L'objectivité poétique .....	74
La lumière éteinte .....	78

Ce que dit .....	81
Bonnes et mauvaises langues .....	83
Le Ciel.....	87
Passer le temps .....	89
À moudre le chemin.....	90
Rien d'autre .....	91
Tout aiguisé de soif.....	93
Je ne cesse.....	94
Telle femme.....	94
Le baiser .....	97
Elle se fit élever un palais.....	99
De l'ennui à l'amour .....	101
Son avidité n'a d'égal que moi.....	103
<b>AVEC LES MÊMES MOTS .....</b>	<b>104</b>
Oser et l'espoir.....	104
Par un après-midi très froid .....	106
Man Ray .....	107
<b>À propos de cette édition électronique .....</b>	<b>109</b>

# **LA VIE IMMÉDIATE**

**(1932)**

Que deviens-tu pourquoi ces cheveux blancs et roses  
Pourquoi ce front ces yeux déchirés déchirants  
Le grand malentendu des noces de radium  
La solitude me poursuit de sa rancune.

## **Belle et ressemblante**

Un visage à la fin du jour  
Un berceau dans les feuilles mortes du jour  
Un bouquet de pluie nue  
Tout soleil caché  
Toute source des sources au fond de l'eau  
Tout miroir des miroirs brisé  
Un visage dans les balances du silence  
Un caillou parmi d'autres cailloux  
Pour les frondes des dernières lueurs du jour  
Un visage semblable à tous les visages oubliés.

## **La saison des amours**

Par le chemin des côtes  
Dans l'ombre à trois pans d'un sommeil agité  
Je viens à toi la double la multiple  
À toi semblable à l'ère des deltas.

Ta tête est plus petite que la mienne  
La mer voisine règne avec le printemps  
Sur les étés de tes formes fragiles  
Et voici qu'on y brûle des fagots d'hermines.

Dans la transparence vagabonde  
De ta face supérieure  
Ces animaux flottants sont admirables  
J'envie leur candeur leur inexpérience  
Ton inexpérience sur la paille de l'eau  
Trouve sans se baisser le chemin d'amour

Par le chemin des côtes  
Et sans le talisman qui révèle  
Tes rires à la foule des femmes  
Et tes larmes à qui n'en veut pas.

## **À perte de vue**

**Dans le sens de mon corps**

Tous les arbres toutes leurs branches toutes leurs feuilles  
L'herbe à la base les rochers et les maisons en masse

Au loin la mer que ton œil baigne  
Ces images d'un jour après l'autre  
Les vices les vertus tellement imparfaits  
La transparence des passants dans les rues de hasard  
Et les passantes exhalées par tes recherches obstinées  
Tes idées fixes au cœur de plomb aux lèvres vierges  
Les vices les vertus tellement imparfaits  
La ressemblance des regards de permission avec les yeux  
    que tu conquis  
La confusion des corps des lassitudes des ardeurs  
L'imitation des mots des attitudes des idées  
Les vices les vertus tellement imparfaits

L'amour c'est l'homme inachevé.

## **À peine défigurée**

Adieu tristesse  
Bonjour tristesse  
Tu es inscrite dans les lignes du plafond  
Tu es inscrite dans les yeux que j'aime  
Tu n'es pas tout à fait la misère  
Car les lèvres les plus pauvres te dénoncent  
Par un sourire  
Bonjour tristesse  
Amour des corps aimables  
Puissance de l'amour  
Dont l'amabilité surgit  
Comme un monstre sans corps  
Tête désappointée  
Tristesse beau visage.

\*

Il n'y a pas la première pierre de cette maison dont tu rêvais. Pourtant la première poussière ne s'est jamais posée sur les palais que nous soutenions. Ils avaient des fenêtres doubles, pour nous deux, des lumières constantes et des nuits immenses, ô sentimentale !

## **Par une nuit nouvelle**

Femme avec laquelle j'ai vécu  
Femme avec laquelle je vis  
Femme avec laquelle je vivrai  
Toujours la même  
Il te faut un manteau rouge  
Des gants rouges un masque rouge  
Et des bas noirs  
Des raisons des preuves  
De te voir toute nue  
Nudité pure ô parure parée

Seins ô mon cœur

## **Vers minuit**

Des portes s'ouvrent des fenêtres se dévoilent  
Un feu silencieux s'allume et m'éblouit  
Tout se décide je rencontre  
Des créatures que je n'ai pas voulues

Voici l'idiot qui recevait des lettres de l'étranger  
Voici l'anneau précieux qu'il croyait en argent  
Voici la femme bavarde aux cheveux blancs  
Voici la fille immatérielle  
Incomplète et laide baignée de nuit et de misère  
Fardée de mauves et de pervenches absurdes  
Sa nudité sa chasteté sensibles de partout  
Voici la mer et des bateaux sur des tables de jeu  
Un homme libre un autre homme libre et c'est le même  
Des animaux enragés devant la peur masquée de boue  
Des morts des prisonniers des fous tous les absents

Mais toi pourquoi n'es-tu pas là pour m'éveiller.

## **Tous les droits**

Simule

L'ombre fleurie des fleurs suspendues au printemps  
Le jour le plus court de l'année et la nuit esquimau  
L'agonie des visionnaires de l'automne  
L'odeur des roses la savante brûlure de l'ortie  
Étends des linges transparents  
Dans la clairière de tes yeux

Montre les ravages du feu ses œuvres d'inspiré  
Et le paradis de sa cendre  
Le phénomène abstrait luttant avec les aiguilles de la  
pendule  
Les blessures de la vérité les serments qui ne plient pas  
Montre-toi  
Tu peux sortir en robe de cristal  
Ta beauté continue  
Tes yeux versent des larmes des caresses des sourires  
Tes yeux sont sans secret  
Sans limites.

## **En exil**

Elle est triste elle fait valoir  
Le doute qu'elle a de sa réalité dans les yeux d'un autre.

Plante majeure dans le bain  
Végétal travaillé brune ou blonde  
À l'extrême fleur de la tête  
Sa nudité continuelle

Ses seins de faveurs refusées  
Un rire aux cheveux de cytise  
Parmi les arbres  
L'orage qui défend les siens  
Brise les tiges de lumière

C'est elle c'est l'orage aussi  
Qui distribue des armes maladroites  
Aux herbes aux insectes

Aux dernières chaleurs  
Les fumées de l'automne  
Les cendres de l'hiver

La perle noire n'est plus rare  
Le désir et l'ennui fraternisent  
Manège des manies  
Tout est oublié  
Rien n'est sacrifié  
L'odeur des décombres persiste.

Les yeux fermés c'est elle tout entière.

## **La nécessité**

Sans grande cérémonie à terre  
Près de ceux qui gardent leur équilibre  
Sur cette misère de tout repos  
Tout près de la bonne voie  
Dans la poussière du sérieux  
J'établis des rapports entre l'homme et la femme  
Entre les fontes du soleil et le sac à bourdons  
Entre les grottes enchantées et l'avalanche  
Entre les yeux cernés et le rire aux abois  
Entre la merlette héraldique et l'étoile de l'ail  
Entre le fil à plomb et le bruit du vent  
Entre la fontaine aux fourmis et la culture des framboises  
Entre le fer à cheval et le bout des doigts  
Entre la calcédoine et l'hiver en épingles  
Entre l'arbre à prunelles et le mimétisme constaté  
Entre la carotide et le spectre du sel

Entre l'araucaria et la tête d'un nain  
Entre les rails aux embranchements et la colombe rousse  
Entre l'homme et la femme  
Entre ma solitude et toi.

## Mauvaise mémoire

Les cimes dispersées les oiseaux du soir  
Au chevet de la rue  
Les échos féminins des baisers  
Et dans les abris du désir  
La grande obscurité éblouissante des rebelles qui  
s'embrassent.

À pleines mains la pluie  
Sous les feuilles sous les lanternes  
À plein silence les plâtras des heures  
Dans les brouettes du trottoir  
Le temps n'est pas le maître  
Il s'affaisse  
Comme un rire étudié  
Qui dans l'ennui ne germe pas.

L'eau l'ignorante la nuit l'étourdie vont se perdre  
La solitude falsifie toute présence  
Un baiser encore un baiser un seul  
Pour ne plus penser au désert.

## Au revoir

Devant moi cette main qui défait les orages  
Qui défrise et qui fait fleurir les plantes grimpantes  
Avec sûreté est-ce la tienne est-ce un signal  
Quand le silence pèse encore sur les mares au fond des puits  
tout au fond du matin.

Jamais décontenancée jamais surprise est-ce ta main  
Qui jure sur chaque feuille la paume au soleil  
Le prenant à témoin est-ce ta main qui jure  
De recevoir la moindre ondée et d'en accepter le déluge  
Sans l'ombre d'un éclair passé  
Est-ce ta main ce souvenir foudroyant au soleil.

Prends garde la place du trésor est perdue  
Les oiseaux de nuit sans mouvement dans leur parure  
Ne fixent rien que l'insomnie aux nerfs assassins  
Dénouée est-ce ta main qui est ainsi indifférente  
Au crépuscule qui laisse tout échapper.

Toutes les rivières trouvent des charmes à leur enfance  
Toutes les rivières reviennent du bain  
Les voitures affolées parent de leurs roues le sein des places  
Est-ce ta main qui fait la roue  
Sur les places qui ne tournent plus  
Ta main dédaigneuse de l'eau des caresses  
Ta main dédaigneuse de ma confiance de mon insouciance  
Ta main qui ne saura jamais me détourner de toi.

## **Le mal**

Il y eut la porte comme une scie  
Il y eut les puissances des murs  
L'ennui sans sujet  
Le plancher complaisant  
Tourné vers la face gagnante refusée du dé  
Il y eut les vitres brisées  
Les chairs dramatiques du vent s'y déchiraient  
Il y eut les couleurs multiformes  
Les frontières des marécages  
Le temps de tous les jours  
Dans une chambre abandonnée une chambre en échec  
Une chambre vide.

## **Disparition**

Ta tête au premier plan  
Est fort bien accueillie par la nuit qui s'écroule  
Ta tête émerveillée émue  
Extrême frémissant  
Se compare sans coquetterie  
À la foudre globulaire  
Pas une goutte de pluie  
Les condiments en puissance d'orage  
Font que le ciel difforme retourne à ses boissons gelées  
Ta tête violemment tendre  
Telle une capucine lumineuse  
Laisse la terre à ses secrets  
Ta tête délicate et faible

Cette grande déshérité  
Où fait-on ce silence qui la persuade  
Que sa naissance a prévalu  
Pour toujours sur sa vie

Mais tes yeux  
Tes yeux ont contredit les puits lunaires  
Les échafaudages solaires  
Tous les systèmes d'apparitions intermittentes.

## **Nuits partagées**

Au terme d'un long voyage, je revois toujours ce corridor, cette taupe, cette ombre chaude à qui l'écume de mer prescrit des courants d'air purs comme de tout petits enfants, je revois toujours la chambre où je venais rompre avec toi le pain de nos désirs, je revois toujours ta pâleur dévêtue qui, le matin, fait corps avec les étoiles qui disparaissent. Je sais que je vais encore fermer les yeux pour retrouver les couleurs et les formes conventionnelles qui me permettent de t'aborder. Quand je les rouvrirai, ce sera pour chercher dans un coin de la pièce l'ombrelle corrompible à manche de pioche qui me fait redouter le beau temps, le soleil, la vie, car je ne t'aime plus au grand jour, car je regrette le temps où j'étais parti à ta découverte et le temps aussi où j'étais aveugle et muet devant l'univers incompréhensible et le système d'entente incohérent que tu me proposais.

N'as-tu pas suffisamment porté la responsabilité de cette candeur qui m'obligeait à toujours retourner tes volontés contre toi ?

Que ne m'as-tu donné à penser ! Maintenant, je ne viens plus te voir que pour être plus sûr du grand mystère que constitue encore l'absurde durée de ma vie, l'absurde durée d'une nuit.

Quand j'arrive, toutes les barques s'en vont, l'orage recule devant elles. Une ondée délivre les fleurs obscures, leur éclat recommence et frappe de nouveau les murs de laine. Je sais, tu n'es jamais sûre de rien, mais l'idée du mensonge, mais l'idée d'une erreur sont tellement au-dessus de nos forces. Il y a si longtemps que la porte têtue n'avait pas cédé, si longtemps que la monotonie de l'espoir nourrissait l'ennui, si longtemps que tes sourires étaient des larmes.

Nous avons refusé de laisser entrer les spectateurs, car il n'y a pas de spectacle. Souviens-toi, pour la solitude, la scène vide, sans décors, sans acteurs, sans musiciens. L'on dit : le théâtre du monde, la scène mondiale et, nous deux, nous ne savons plus ce que c'est. Nous deux, j'insiste sur ces mots, car aux étapes de ces longs voyages que nous faisons séparément, je le sais maintenant, nous étions vraiment ensemble, nous étions vraiment, nous étions, nous. Ni toi, ni moi ne savions ajouter le temps qui nous avait séparés à ce temps pendant lequel nous étions réunis, ni toi, ni moi ne savions l'en soustraire.

Une ombre chacun, mais dans l'ombre nous l'oublions.

\*

La lumière m'a pourtant donné de belles images des négatifs de nos rencontres. Je t'ai identifiée à des êtres dont seule la variété justifiait le nom, toujours le même, le tien,

dont je voulais les nommer, des êtres que je transformais comme je te transformais, en pleine lumière, comme on transforme l'eau d'une source en la prenant dans un verre, comme on transforme sa main en la mettant dans une autre. La neige même, qui fut derrière nous l'écran douloureux sur lequel les cristaux des serments fondaient, la neige même était masquée. Dans les cavernes terrestres, des plantes cristallisées cherchaient les décolletés de la sortie.

Ténèbres abyssales toutes tendues vers une confusion éblouissante, je ne m'apercevais pas que ton nom devenait illusoire, qu'il m'était plus que sur ma bouche et que, peu à peu, le visage des tentations apparaissait réel, entier, seul.

C'est alors que je me retournais vers toi.

\*

Réunis, chaque fois à jamais réunis, ta voix comble tes yeux comme l'écho comble le ciel du soir. Je descends vers les rivages de ton apparence. Que dis-tu ? Que tu n'as jamais cru être seule, que tu n'as pas rêvé depuis que je t'ai vue, que tu es comme une pierre que l'on casse pour avoir deux pierres plus belles que leur mère morte, que tu étais la femme d'hier et que tu es la femme d'aujourd'hui, qu'il n'y a pas à te consoler puisque tu t'es divisée pour être intacte à l'heure qu'il est.

Toute nue, toute nue, tes seins sont plus fragiles que le parfum de l'herbe gelée et ils supportent tes épaules. Toute nue. Tu enlèves ta robe avec la plus grande simplicité. Et tu fermes les yeux et c'est la chute d'une ombre sur un corps, la chute de l'ombre tout entière sur les dernières flammes.

Les gerbes des saisons s'écroulent, tu montres le fond de ton cœur. C'est la lumière de la vie qui profite des flammes qui s'abaissent, c'est une oasis qui profite du désert, que le désert féconde, que la désolation nourrit. La fraîcheur délicate et creuse se substitue aux foyers tournoyants qui te mettaient en tête de me désirer. Au-dessus de toi, ta chevelure glisse dans l'abîme qui justifie notre éloignement.

\*

Que ne puis-je encore, comme au temps de ma jeunesse, me déclarer ton disciple, que ne puis-je encore convenir avec toi que le couteau et ce qu'il coupe sont bien accordés. Le piano et le silence, l'horizon et l'étendue.

Par ta force et par ta faiblesse, tu croyais pouvoir concilier les désaccords de la présence et les harmonies de l'absence, une union maladroite, naïve, et la science des privations. Mais, plus bas que tout, il y avait l'ennui. Que veux-tu que cet aigle aux yeux crevés retienne de nos nostalgies ?

Dans les rues, dans les campagnes, cent femmes sont dispersées par toi, tu déchires la ressemblance qui les lie, cent femmes sont réunies par toi et tu ne peux leur donner de nouveaux traits communs et elles ont cent visages, cent visages qui tiennent ta beauté en échec.

\*

Et dans l'unité d'un temps partagé, il y eut soudain tel jour de telle année que je ne pus accepter. Tous les autres jours, toutes les autres nuits, mais ce jour-là j'ai trop souffert. La vie, l'amour avaient perdu leur point de fixation. Rassure-toi, ce n'est pas au profit de quoi que ce soit de durable que j'ai désespéré de notre entente. Je n'ai pas imaginé une autre vie, devant d'autres bras, dans d'autres bras. Je n'ai pas pensé que je cesserais un jour de t'être fidèle, puisqu'à tout jamais j'avais compris ta pensée et la pensée que tu existes, que tu ne cesses d'exister qu'avec moi.

J'ai dit à des femmes que je n'aimais pas que leur existence dépendait de la tienne.

Et la vie, pourtant, s'en prenait à notre amour. La vie sans cesse à la recherche d'un nouvel amour, pour effacer l'amour ancien, l'amour dangereux, la vie voulait changer d'amour.

Principes de la fidélité... Car les principes ne dépendent pas toujours de règles sèchement inscrites sur le bois blanc des ancêtres, mais de charmes bien vivants, de regards, d'attitudes, de paroles et des signes de la jeunesse, de la pureté, de la passion. Rien de tout cela ne s'efface.

\*

Je m'obstine à mêler des fictions aux redoutables réalités. Maisons inhabitées, je vous ai peuplées de femmes exceptionnelles, ni grasses, ni maigres, ni blondes, ni brunes, ni folles, ni sages, peu importe, de femmes plus séduisantes que possibles, par un détail. Objets inutiles, même la sottise qui procéda à votre fabrication me fut une source

d'enchantements. Êtres indifférents, je vous ai souvent écoutés, comme on écoute le bruit des vagues et le bruit des machines d'un bateau, en attendant délicieusement le mal de mer. J'ai pris l'habitude des images les plus inhabituelles. Je les ai vues où elles n'étaient pas. Je les ai mécanisées comme mes levers et mes couchers. Les places, comme des bulles de savon, ont été soumises au gonflement de mes joues, les rues à mes pieds l'un devant l'autre et l'autre passe devant l'un, devant deux et fait le total, les femmes ne se déplaçaient plus que couchées, leur corsage ouvert représentant le soleil. La raison, la tête haute, son carcan d'indifférence, lanterne à tête de fourmi, la raison, pauvre mât de fortune pour un homme affolé, le mât de fortune du bateau... voir plus haut.

Pour me trouver des raisons de vivre, j'ai tenté de détruire mes raisons de t'aimer. Pour me trouver des raisons de t'aimer, j'ai mal vécu.

\*

Au terme d'un long voyage, peut-être n'irai-je plus vers cette porte que nous connaissons tous deux si bien, je n'entrerai peut-être plus dans cette chambre où le désespoir et le désir d'en finir avec le désespoir m'ont tant de fois attiré. À force d'être un homme incapable de surmonter son ignorance de lui-même et du destin, je prendrai peut-être parti pour des êtres différents de celui que j'avais inventé.

À quoi leur servirai-je ?

# La fin du monde

à André Breton.

Les yeux cernés à la façon des châteaux dans leur ruine  
Une bure de ravins entre elle et son dernier regard  
Par un temps délicieux de printemps  
Quand les fleurs fardent la terre  
Cet abandon de tout  
Et tous les désirs des autres à son gré  
Sans qu'elle y songe  
Sa vie aucune vie sinon la vie  
Sa poitrine est sans ombre et son front ne sait pas  
Que sa chevelure ondulée le berce obstinément.

Des mots quels mots noir ou Cévennes  
Bambou respire ou renoncule  
Parler c'est se servir de ses pieds pour marcher  
De ses mains pour racler les draps comme un mourant  
Les yeux ouverts sont sans serrure  
Sans effort on a la bouche et les oreilles  
Une tache de sang n'est pas un soleil accablant  
Ni la pâleur une nuit sans sommeil qui s'en va.

La liberté est plus incompréhensible encore que la visite du  
médecin  
De quel médecin une chandelle dans le désert  
Au fond du jour la faible lueur d'une chandelle  
L'éternité a commencé et finira avec le lit  
Mais pour qui parles-tu puisque tu ne sais pas  
Puisque tu ne veux pas savoir  
Puisque tu ne sais plus

Par respect  
Ce que parler veut dire.

## **Houx douze roses**

La hache la façon de tenir un verre brisé  
La négation d'une fausse note les clous les fards  
Le sens commun les algues les ravins l'éloge tout ou rien  
La pourriture astrale et le reflet de son délire  
La lune de rosée et beaucoup d'animaux gaillards  
Dans cette ville disparue dans cette ville camarade  
L'orage vagabond ses prunelles éclatées son feu virtuel  
Le brassage des graines des germes et des cendres  
Coin des Acacias masqué d'odeurs le sable fait la moue.

Lune la feuille fleur le sein et les paupières lourdes  
Les longs baisers de la balafree aux cheveux pâles  
Qui m'accompagne toujours qui n'est jamais seule  
Qui m'oppose le flot des non quand les oui ne pleuvent pas  
Elle a pour elle sa faiblesse machinale  
Les gémissements incessants de l'amour  
L'introuvable gorgée d'eau vive  
La décevante gorgée d'eau neuve  
Elle a pour elle les premières et les dernières fumées  
Légères les fourrures mortes de chaleur  
Le sang des crimes qui défait les statues négatives  
Elle est pâle et blessée et taciturne  
Elle est d'une grande simplicité artificielle  
Velours insondable vitrine éblouie  
Poudre impalpable au seuil des brises du matin

Toutes les images obscures  
Perdues dans l'étendue de sa chevelure diurne.

## Récitation

à René Crevel.

La vertu ce cornet des fortunes  
Auditivement les vocations l'estime l'ambition  
Rase les têtes confrontées  
Plutôt s'armer  
Contre le sycomore feuilleté et le couteau.

Dans son armure insensibilisée  
Dans son armure qui ne résonne sans fausse honte  
Qu'à partir du dernier baiser  
Le pirate celui qui n'a pas de plume au bonnet  
Celui qui provoque l'aboiement des corbeaux  
Le pirate l'ennui l'ennemi des attentes sous la pluie  
Le réveille-matin à maintien de religieuse  
À contenance d'huile  
Le réveille-matin qui fait des copeaux du dormeur  
Et ne lui laisse que le temps de ne pas s'habiller.

Des semaines et des mois et des années de semilles  
Par des chemins qu'on ne touche même pas de la canne  
Une cervelle sabotée par les germes de mauvaise volonté  
On ne pleure pas et si l'on ne pleure pas c'est que le feu  
Gâche le plâtre qui maintient le regard dans ses rives  
Dessèche tout passe par la porte animale s'affole.

Au-delà du feu il n'y a pas la cendre  
Au-delà de la cendre il y a le feu.

Des éventaires écornés d'athlète mugissent sous la pluie  
Ils réclament aux coquettes des rires tous les pavés du rire  
Et des gourmettes de courtoisie pour enchaîner le poncif  
La poussière fouille plus avant dans les poches  
Mais elle n'arrivera qu'après la boue  
Pour célébrer cette vertu qui n'est pas de moi.

Au-delà du feu il n'y a pas la cendre  
Au-delà de la cendre il y a le feu.

## **Les semblables**

Je change d'idée  
À suivre les brises de fil fin  
À suivre tes jambes tes mains tes yeux  
La robe habile qui t'invente  
Pour que tu la remplaces.

Je change d'idée  
Tu passes dans la rue  
Dans un ouragan de soleil  
Je te rencontre je m'arrête  
Je suis jeune tu t'en souviens.

Je change d'idée  
Ta bouche est absente  
Je ne te parle plus tu dors  
Il y a des feux de terreur dans ta nuit

Un champ de larmes claires dans tes rêves  
Nous ne sommes pas tristes ensemble  
Je t'oublie.

Je change d'idée  
Tu ne peux pas dormir  
Sur des échelles nonchalantes  
Interminablement  
Entre la fleur et le fruit  
Dans l'espace  
Entre la fleur et le fruit  
Tu cherches le sommeil  
La première gelée blanche  
Et tu m'oublies.

Je change d'idée  
Tu ris tu joues tu es vivante  
Et curieuse un désert se peuplerait pour toi  
Et j'ai confiance.

Fini  
Je n'ai jamais pu t'oublier  
Nous ne nous quitterons jamais  
Il faut donner à la sécurité  
La neige paysanne la meule à ruines  
Une mort convenable  
Le jour en pure perte noie les étoiles  
À la pointe d'un seul regard  
De la même contemplation  
Il faut brûler le sphinx qui nous ressemble  
Et ses yeux de saison  
Et ses mousses de solitude.

## **La facilité en personne**

Ta douceur tes défaites ta fierté de velours  
La géographie légendaire de tes regards de tes caresses  
L'orgue des contagions  
Des mélanges de l'œil et des mains  
De la neige et des herbes  
Du printemps et des herbes  
Des mouvements secrets de la mer sous la pluie  
Du silence et de ta candeur magnétique  
Du vent qui prend le goût de la jeunesse  
Et des baisers donnés de loin

Du vent qui te donne la main sous tes habits.

## **Objets des mots**

### **I**

Une nouvelle surface sensiblement nulle  
Fort bien accueillie  
À parcourir en été  
Sans trop penser  
Aux perles bleues parmi des oreilles emplumées  
Dans le champ d'une loupe.

### **II**

La balle  
Qui n'est pas viable

Glisse le long du bras  
Sans faire mal  
Comme un plaisir indispensable  
Comme une épreuve reproduite trop souvent  
Par temps de rêve.

### III

À la dernière extrémité  
Un ancien feu de dixième ordre  
Frappe à coups redoublés une mésange sanguinaire  
Minuscule étonnée avide de ses semblables  
De la pierre entassée

La pauvre bête va s'éteindre.

### IV

Il faut bien s'avouer  
Qu'il n'y a pas un seul élément  
Étranger à la précipitation des carillons établis  
Ni des mets en bon état  
Qui falsifient le cours des catastrophes.

### V

Une très belle fleur  
Entièrement décomposée  
Sort de la correction du zootrope  
Comme un rire qui atteint le corps tout entier  
Sans bouger.

## Yves Tanguy

Un soir tous les soirs et ce soir comme les autres  
Près de la nuit hermaphrodite  
À croissance à peine retardée  
Les lampes et leur venaison sont sacrifiées  
Mais dans l'œil calciné des lynx et des hiboux  
Le grand soleil interminable  
Crève-cœur des saisons  
Le corbeau familial  
La puissance de voir que la terre environne.

Il y a des étoiles en relief sur eau froide  
Plus noires que la nuit  
Ainsi sur l'heure comme une fin l'aurore  
Toutes illusions à fleur de mémoire  
Toutes les feuilles à l'ombre des parfums.

Et les filles des mains ont beau pour m'endormir  
Cambrer leur taille ouvrir les anémones de leurs seins  
Je ne prends rien dans ces filets de chair et de frissons  
Du bout du monde au crépuscule d'aujourd'hui  
Rien ne résiste à mes images désolées.

En guise d'ailes le silence a des plaines gelées  
Que le moindre désir fait craquer  
La nuit qui se retourne les découvre  
Et les rejette à l'horizon.

Nous avons décidé que rien ne se définirait  
Que selon le doigt posé par hasard sur les commandes d'un  
appareil brisé.

## Salvador Dali

C'est en tirant sur la corde des villes en fanant  
Les provinces que le délié des sexes  
Accroît les sentiments rugueux du père  
En quête d'une végétation nouvelle  
Dont les nuits boule de neige  
Interdisent à l'adresse de montrer le bout mobile de son nez.

C'est en lissant les graines imperceptibles des désirs  
Que l'aiguille s'arrête complaisamment  
Sur la dernière minute de l'araignée et du pavot  
Sur la céramique de l'iris et du point de suspension  
Que l'aiguille se noue sur la fausse audace  
De l'arrêt dans les gares et du doigt de la pudeur.  
C'est en pavant les rues de nids d'oiseaux  
Que le piano des mêlées de géants  
Fait passer au profit de la famine  
Les chants interminables des changements de grandeur  
De deux êtres qui se quittent.

C'est en acceptant de se servir des outils de la rouille  
En constatant nonchalamment la bonne foi du métal  
Que les mains s'ouvrent aux délices des bouquets  
Et autres petits diables des villégiatures  
Au fond des poches rayées de rouge.

C'est en s'accrochant à un rideau de mouches  
Que la pêcheuse malingre se défend des marins  
Elle ne s'intéresse pas à la mer bête et ronde comme une  
pomme  
Le bois qui manque la forêt qui n'est pas là

La rencontre qui n'a pas lieu et pour boire  
La verdure dans les verres et la bouche qui n'est faite  
Que pour pleurer une arme le seul terme de comparaison  
Avec la table avec le verre avec les larmes  
Et l'ombre forge le squelette du cristal de roche.

C'est pour ne pas laisser ces yeux les nôtres vides entre nous  
Qu'elle tend ses bras nus  
La fille sans bijoux la fille à la peau nue  
Il faudrait bien par-ci par-là des rochers des vagues  
Des femmes pour nous distraire pour nous habiller  
Ou des cerises d'émeraudes dans le lait de la rosée.

Tant d'aubes brèves dans les mains  
Tant de gestes maniaques pour dissiper l'insomnie  
Sous la rebondissante nuit du linge  
Face à l'escalier dont chaque marche est le plateau d'une  
balance  
Face aux oiseaux dressés contre les torrents  
L'étoile lourde du beau temps s'ouvre les veines.

## **Max Ernst**

À l'âge de la vie  
Tout jeté partout  
Tout semblait disparate  
Une bouteille d'excellent sirop un bouquet de violettes  
Il y en a de toutes sortes  
D'inoffensifs cailloux un lac frappant de vérité  
Le front collé contre le mur suit les nuages  
Ce n'est pas à présent que tout espoir est mort

Il y a plus longtemps

Les yeux éteints par le jour fastidieux resplendissent le soir.

*Lorsque le montre se sentit frappé il prêta le visage au contremaître comme un homme en colère qui eût voulu faire un appel. Son courage s'était émoussé.*

Puis viennent le second et le troisième ballon d'essai.

*Bon mot – Il vaudrait mieux ne point récompenser une belle action que de la récompenser mal. Un soldat avait eu les deux bras emportés dans un combat. Son colonel lui offrit un écu. Le soldat lui répondit : Vous croyez sans doute mon colonel que je n'ai perdu qu'une paire de gants.*

L'oreille au fond des têtes sans humour

Calligraphie son bonheur

La lettre enlaidit le mot

*La nudité de la femme est plus sage que l'enseignement du philosophe.*

*Elle ne demande pas qu'on la considère.*

Des sifflets des cris des chuchotements

Des bourgeons de colère des pelures de rire

Mêlés aux battements des mains dans les vitres  
intercédentes

Chargent la nudité des langues des lourdes chaînes du cœur.

Comme un oiseau s'étend dans la fumée

Le rappel des paroles claires

Trace en tremblant des frondaisons de charmes

Des broderies de chair des fusées de mouvements

Le délice d'aller vers des êtres oubliés

Par des chemins inoubliables.

## Le bâillon sur la table

Ancien acteur qui joue des pièces d'eau  
De vieilles misères bien transparentes  
Le doux fer rouge de l'aurore  
Rend la vue aux aveugles  
J'assiste au lever des murs  
À la lutte entre la faiblesse et la fatigue  
À l'hiver sans phrases.

Les images passées à leur manière sont fidèles  
Elles imaginent la fièvre et le délire  
Tout un dédale où ma main compliquée s'égaré  
J'ai été en proie il y a longtemps  
À des hallucinations de vertus  
Je me suis vu pendu à l'arbre de la morale  
J'ai battu le tambour de la bonté  
J'ai modelé la tendresse  
J'ai caressé ma mère

J'ai dormi toute la nuit  
J'ai perdu le silence  
Voici les voix qui ne savent plus que ce qu'elles taisent  
Et voici que je parle  
Assourdi j'entends pourtant ce que je dis

En m'écoutant j'instruis.

# La vue

à Benjamin Péret.

À l'heure où apparaissent les premiers symptômes de la  
viduité de l'esprit  
On peut voir un nègre toujours le même  
Dans une rue très passante arborer ostensiblement une  
cravate rouge  
Il est toujours coiffé du même chapeau beige  
Il a le visage de la méchanceté il ne regarde personne  
Et personne ne le regarde.

Je n'aime ni les routes ni les montagnes ni les forêts  
Je reste froid devant les ponts  
Leurs arches ne sont pas pour moi des yeux je ne me  
promène pas sur des sourcils  
Je me promène dans les quartiers où il y a le plus de femmes  
Et je ne m'intéresse alors qu'aux femmes  
Le nègre aussi car à l'heure où l'ennui et la fatigue  
Deviennent les maîtres et me font indifférent à mes désirs  
À moi-même  
Je le rencontre toujours  
Je suis indifférent il est méchant  
Sa cravate doit être en fer forgé peint au minium  
Faux feu de forge  
Mais s'il est là par méchanceté  
Je ne le remarque que par désœuvrement.

Un évident besoin de ne rien voir traîne les ombres  
Mais le soir titubant quitte son nid  
Qu'est-ce que ce signal ces signaux ces alarmes  
On s'étonne pour la dernière fois

En s'en allant les femmes enlèvent leur chemise de lumière  
De but en but un seul but nul ne demeure  
Quand nous n'y sommes plus la lumière est seule.

\*

Le grenier de carmin a des recoins de jade  
Et de jaspe si l'œil s'est refusé la nacre  
La bouche est la bouche du sang  
Le sureau tend le cou pour le lait du couteau  
Un silex a fait peur à la nuit orageuse  
Le risque enfant fait trébucher l'audace  
Des pierres sur le chaume des oiseaux sur les tuiles  
Du feu dans les moissons dans les poitrines  
Joue avec le pollen de l'haleine nocturne  
Taillée au gré des vents l'eau fait l'éclaboussée  
L'éclat du jour s'enflamme aux courbes de la vague  
Et dans son corset noir une morte séduit  
Les scarabées de l'herbe et des branchages morts.

\*

Parmi tant de passants.

# Pour un moment de lucidité

à René Char.

Les rapaces  
À boire  
Le sang paisible  
Le sang gourmand  
Les mal vêtues à la robe de flammes  
Dévastation des charmes  
Des sourires à la lance des toilettes  
Aux boucliers de la tête légère  
De l'orage

Tout est permis  
À la rencontre des halos  
À la promenade sans espoir  
Tourbillons innombrables  
Sur les seins découverts.

Morts inhumains  
Oubli  
Morts invisibles  
Prunelle aveugle impérissable  
Alliée à ce qu'elle devrait voir  
Un nuage lui dévoile  
La nuit qui s'est faite sans elle.

À boire  
Le jour au fond d'une serrure.

\*

Maison déserte  
    abominables  
Maisons  
    pauvres  
Maisons  
Comme des livres vides.

## **Le mirage**

Est-ce dit  
Le regard de torture  
Le regard plus inquiet qu'un rat chez les bêtes  
Inquiet d'une femme cachée  
Refusée  
Qui ressemble à ce que je n'écris pas.

## **La loi somptueuse**

Sitôt rompu  
L'arc  
Aux ordures.

La seule invention de l'homme  
Son tombeau.

## **La dernière main**

Sur la tribune la main droite détachée du corps  
Dévoile les clichés  
La main droite répand des ailes  
Fuit vers la mer avec les animaux  
La main droite modeste  
Modeste sans trembler modestement la modestie  
Fuit les cadres d'étoiles les dragons  
Qui dorment en terre et dans les champs arides.

Architecturale à détruire  
La main droite s'affaiblit  
Frappée de stérilité  
À la lumière crue de la mémoire  
Elle favorise l'imitation

Et la reproduction des chairs.

## **Quelque bonté**

Brisant le moule de la nécessité  
Le sommeil assiège le jour  
Vite un abri dans la forêt  
Estime de futaie ravins sentiers à la débandade  
Et les pierres et les déserts les taches du soleil  
Et la couleur le charbon l'air glacé

Vite l'amie ardente qui se révère mal tournée  
Vite les nuits d'entente.

## Nusch

Les sentiments apparents  
La légèreté d'approche  
La chevelure des caresses.  
Sans soucis sans soupçons  
Tes yeux sont livrés à ce qu'ils voient  
Vus par ce qu'ils regardent.

Confiance de cristal  
Entre deux miroirs  
La nuit tes yeux se perdent  
Pour joindre l'éveil au désir.

## Pardon

Elle me faisait déjeuner sous la table  
Histoire sous un nuage

Espoir espoir absolu  
Enfance où le froid louvoyant tracassait la campagne

L'asphyxie était sur les toits  
Lavande  
Toute l'étendue de la femme

Elle était éteinte soumise  
Fidèle  
Facile muette appauvrie  
Par mes rêves.

Le jour buvait tous les poisons du soir.

## **Tournants d'argile**

Autres danses insensées autres pas en miettes  
Robes déchirées parquets rompus  
Les convolvulus de l'air débordent de chaleur  
Des myriades de chaises encombrant les paradis  
Où se débattent les amants  
La fuite de l'espèce  
Par les couloirs des tentations  
Le comique en perd la tête  
Le ciel  
Le ciel est un dé à coudre.

La résistance des poitrines  
La résistance des chevelures  
Et ses serviteurs avilis  
Aux couteaux bons pour les poitrines  
Aux couteaux bons pour les chevelures  
Le lent troupeau de leur éclat  
Couvre la plaine délirante  
Tout hommage rendu.

Sur les plages d'un cri  
Le tympan met une sourdine aux derniers serments.

## **Souvenir affectueux**

Il y eut un grand rire triste  
La pendule s'arrêta  
Une bête fauve sauvait ses petits.

Rires opaques dans des cadres d'agonie  
Autant de nudités tournant en dérision leur pâleur  
Tournant en dérision  
Les yeux vertueux du phare des naufrages.

## **Peu de vertu**

Mains agitées aux grimaces nouées  
Une grimace en fait une autre  
L'autre est nocturne le temps passe  
Ouvrir des boîtes casser des verres creuser des trous  
Et vérifier les formes inutiles du vide  
Mains lasses retournant leurs gants  
Paupières des couleurs parfaites  
Coucher n'importe où  
Et garder en lieu sûr  
Le poison qui se compose alors  
Dans le calme mais mourir.

## **Le temps d'un éclair**

Elle n'est pas là.

La femme au tablier guette la pluie aux vitres  
En spectacle tous les nuages jouent au plus fin  
Une fillette de peu de poids  
Passée au bleu  
Joue sur un canapé crevé  
Le silence a des remords.

J'ai suivi les murs d'une rue très longue  
Des pierres des pavés des verdure  
De la terre de la neige du sable  
Des ombres du soleil de l'eau  
Vie apparente

Sans oublier qu'elle était là  
À promener un grand jardin  
À becqueter un mûrier blanc  
La neige de ses rires stérilisait la boue  
Sa démarche était vierge.

## **Une pour toutes**

Une ou plusieurs  
L'azur couché sur l'orage  
La neige sur les oiseaux  
Les bruits de la peur dans les bois revêches

Une ou plusieurs  
Dans les coques de glaise on a semé des corbeaux  
Aux ailes fanées au bec de tremblement de terre  
Ils ont cueilli les fantastiques roses rousses de l'orage

Une ou plusieurs  
La collerette du soleil  
L'immense fraise du soleil  
Sur le goulot d'une clairière

Une ou plusieurs  
Plus sensibles à leur enfance  
Qu'à la pluie et au beau temps  
Plus douces à connaître  
Que le sommeil en pente douce  
Loin de l'ennui

Une ou plusieurs  
Dans des miroirs câlins  
Où leur voix le matin se déchire comme un linge

Une ou plusieurs  
Faites de pierre qui s'effrite  
Et de plume qui s'éparpille  
Faites de ronces faites de lin d'alcool d'écume  
De rires de sanglots de négligences de tourments ridicules  
Faites de chair et d'yeux véritables sans doute

Une ou plusieurs  
Avec tous leurs défauts tous leurs mérites  
Des femmes

Une ou plusieurs  
Le visage ganté de lierre  
Tendantes comme du pain frais  
Toutes les femmes qui m'émeuvent  
Parées de ce que j'ai souhaité  
Parées de calme et de fraîcheur  
Parées de sel d'eau de soleil  
De tendresse d'audace et de mille caprices  
De mille chaînes

Une ou plusieurs  
Dans tous mes rêves  
Une nouvelle fleur des bois  
Fleur barbare aux pistils en fagot  
Qui s'ouvre dans le cercle ardent de ses délires  
Dans la nuit meurtrie

Une ou plusieurs

Une jeunesse à en mourir  
Une jeunesse violente inquiète et saturée d'ennui  
Qu'elle a partagé avec moi  
Sans se soucier des autres.

# À TOUTE ÉPREUVE

## L'univers solitude

### I

Les fruits du jour couvés par la terre  
Une femme une seule ne dort pas  
Les fenêtres sont couchées.

### II

Une femme chaque nuit  
Voyage en grand secret.

### III

Villages de la lassitude  
Où les filles ont les bras nus  
Comme des jets d'eau  
La jeunesse grandit en elles  
Et rit sur la pointe des pieds.

Villages de la lassitude  
Où tous les êtres sont pareils.

#### IV

Pour voir les yeux où l'on s'enferme  
Et les rires où l'on prend place.

#### V

Des insectes entrent ici  
Ombres grésillantes du feu  
Une flamme toute rouillée  
Éclabousse le sommeil  
Son lit de chair et ses vertus.

#### VI

Je veux t'embrasser je t'embrasse  
Je veux te quitter tu t'ennuies  
Mais aux limites de nos forces  
Tu revêts une armure plus dangereuse qu'une arme.

#### VII

La montagne la mer et la belle baigneuse  
Dans la maison des pauvres  
Sur le ciel fané qui leur tient lieu d'ombrage  
Se dissimulent mille et mille lampes sombres.

Un champ de reflets joint les larmes  
Ferme les yeux  
Tout est comblé.

À la suite des images  
La masse de la lumière roule vers d'autres rêves.

## VIII

Le corps et les honneurs profanes  
Incroyable conspiration  
Des angles doux comme des ailes

– Mais la main qui me caresse  
C'est mon rire qui l'ouvre  
C'est ma gorge qui la retient  
Qui la supprime.

Incroyable conspiration  
Des découvertes et des surprises.

## IX

Fantôme de ta nudité  
Fantôme enfant de ta simplicité  
Dompteur puéril sommeil charnel  
De libertés imaginaires.

## X

Plume d'eau claire pluie fragile  
Fraîcheur voilée de caresses  
De regards et de paroles  
Amour qui voile ce que j'aime.

## XI

À ce souffle à ce soleil d'hier  
Qui joint tes lèvres

Cette caresse toute fraîche  
Pour courir les mers légères de ta pudeur  
Pour en façonner dans l'ombre  
Les miroirs de jasmin  
Le problème du calme.

## XII

Une chanson de porcelaine bat des mains  
Puis en morceaux mendie et meurt  
Tu te souviendras d'elle pauvre et nue  
Matin des loups et leur morsure est un tunnel  
D'où tu sors en robe de sang  
À rougir de la nuit  
Que de vivants à retrouver  
Que de lumières à éteindre  
Je t'appellerai Visuelle  
Et multiplierai ton image.

## XIII

Désarmée  
Elle ne se connaît plus d'ennemis.

## XIV

Rôdeuse au front de verre  
Son cœur s'inscrit dans une étoile noire  
Ses yeux montrent sa tête  
Ses yeux sont la fraîcheur de l'été  
La chaleur de l'hiver  
Ses yeux s'ajourent rien très fort  
Ses yeux joueurs gagnent leur part de clarté.

## XV

Elle s'allonge  
Pour se sentir moins seule.

## XVI

Il fait clair je me suis couvert  
Comme pour sortir du jour

Colère sous le signe atroce  
De la jalousie l'injustice  
La plus savante

Fais fuir ce ciel sombre  
Casse ses vitres  
Donne-les à manger aux pierres

Ce faux ciel sombre  
Impur et lourd.

## XVII

J'admiraïs descendant vers toi  
L'espace occupé par le temps  
Nos souvenirs me transportaient

Il te manque beaucoup de place  
Pour être toujours avec moi.

## XVIII

Déchirant ses baisers et ses peurs  
Elle s'éveille la nuit  
Pour s'étonner de tout ce qui l'a remplacée.

## XIX

Au quai de ces ramures  
Les navigateurs ne prospèrent pas  
Paupières abattues par l'éclat l'écho du feu  
Au quai des jambes nues  
Perçant le corps dans l'ombre sourde  
La trace des tentations s'est perdue.

Les fleuves ne se perdent qu'au pays de l'eau  
La mer s'est effondrée sous son ciel de loisirs  
Assise tu refuses de me suivre  
Que risques-tu l'amour fait rire la douleur  
Et crier sur les toits l'impuissance du monde.

La solitude est fraîche à ta gorge immobile  
J'ai regardé tes mains elles sont semblables  
Et tu peux les croiser  
Tu peux t'attacher à toi-même

C'est bien – puisque tu es la seule je suis seul.

## XX

Une prison découronnée  
En plein ciel  
Une fenêtre enflammée

Où la foudre montre ses seins  
Une nuit toute verte  
Nul ne sourit dans cette solitude  
Ici le feu dort tout debout  
À travers moi.

Mais ce sinistre est inutile  
Je sais sourire  
Tête absurde  
Dont la mort ne veut pas dessécher les désirs  
Tête absolument libre  
Qui gardera toujours et son regard et son sourire.

Si je vis aujourd'hui  
Si je ne suis pas seul  
Si quelqu'un vient à la fenêtre  
Et si je suis cette fenêtre  
Si quelqu'un vient  
Ces yeux nouveaux ne me voient pas  
Ne savent pas ce que je pense  
Refusent d'être mes complices

Et pour aimer séparent.

## XXI

À la clarté du droit de mort  
Fuite à visage d'innocent.

Au long d'une brume aux branches filantes  
Au long des étoiles fixes  
Les éphémères règnent.

Le temps la laine de l'ivoire  
Roulant sur une route de cire.

## XXII

Derrière moi mes yeux se sont fermés  
La lumière est brûlée la nuit décapitée  
Des oiseaux plus grands que les vents  
Ne savent plus où se poser.

Dans les tourments infirmes dans les rides des rires  
Je ne cherche plus mon semblable  
La vie s'est affaissée mes images sont sourdes  
Tous les refus du monde ont dit leur dernier mot  
Ils ne se rencontrent plus ils s'ignorent  
Je suis seul je suis seul tout seul  
Je n'ai jamais changé.

## Confections

### I

La simplicité même écrire  
Pour aujourd'hui la main est là.

### II

Il est extrêmement touchant  
De ne pas savoir s'exprimer  
D'être trop évidemment responsable  
Des erreurs d'un inconnu

Qui parle une langue étrangère  
D'être au jour et dans les yeux fermés  
D'un autre qui ne croit qu'à son existence.

Les merveilles des ténèbres à gagner  
D'être invisibles mais libératrices  
Tout entières dans chaque tête  
Folles de solitude  
Au déclin de la force et de la forme humaine  
Et tout est dans la tête  
Aussi bien la force mortelle que la forme humaine  
Et tout ce qui sépare un homme de lui-même  
La solitude de tous les êtres.

### III

Il faut voir de près  
Les curieux  
Quand on s'ennuie.

### IV

La violence des vents du large  
Des navires de vieux visages  
Une demeure permanente  
Et des armes pour se défendre  
Une plage peu fréquentée  
Un coup de feu un seul  
Stupéfaction du père  
Mort depuis longtemps.

## V

Sans en être très fier en évitant mes yeux  
Cet abandon sans découvrir un grief oublié  
En évitant mes yeux il abaisse  
Les verres sur ses yeux  
L'animal abandonne sa proie  
Sa tête remue comme une jambe  
Elle avance elle recule  
Elle fixe les limites du rire  
Dégrafe les parterres de la dérision  
Toutes les choses semblables.

## VI

Par-dessus les chapeaux  
Un régiment d'orfraies passe au galop  
C'est un régiment de chaussures  
Toutes les collections des fétichistes déçus  
Allant au diable.

## VII

Des cataclysmes d'or bien acquis  
Et d'argent mal acquis.

## VIII

Tous ces gens mangent  
Ils sont gourmands ils sont contents  
Et s'ils rient ils mangent plus.

## IX

Je dénonce un avocat je lui servirai d'accusé  
Je règne à tout jamais dans un tunnel.

## X

Alors  
L'eau naturelle  
Elle se meurt près des villas

Le patron pourrait parler à son fils qui se tait  
Il ne parle pas tous les jours

Le tout valable pour vingt minutes  
Et pour quatre personnes  
Vous enlève l'envie de rire

Le fils passe pour un ivrogne.

## XI

Les oiseaux parfument les bois  
Les rochers leurs grands lacs nocturnes.

## XII

Gagner au jeu du profil  
Qu'un oiseau reste dans ses ailes.

## XIII

À l'abri des tempêtes une vague fume dans le soir.

#### XIV

Une barre de fer rougie à blanc attise l'aubépine.

#### XV

Par leur intelligence et leur adresse  
Une existence normale

Par leur étrange goût du risque  
Un chemin mystérieux

À ce jeu dangereux  
L'amertume meurt à leurs pieds.

#### XVI

Pourquoi les fait-on courir  
On ne les fait pas courir  
L'arrivée en avance  
Le départ en retard

Quel chemin en arrière  
Quand la lenteur s'en mêle.

Les preuves du contraire  
Et l'inutilité.

#### XVII

Une limaille d'or un trésor une flaque  
De platine au fond d'une vallée abominable

Dont les habitants n'ont plus de mains  
Entraîne les joueurs à sortir d'eux-mêmes.

## XVII

Immobile  
J'habite cette épine et ma griffe se pose  
Sur les seins délicieux de la misère et du crime.

## XIX

Le salon à la langue noire lèche son maître  
Il l'embaume il lui tient lieu d'éternité.

## XX

Le passage de la Bérésina par une femme rousse à grandes  
mamelles.

## XXI

Il la prend dans ses bras  
Lueurs brillantes un instant entrevues  
Aux omoplates aux épaules aux seins  
Puis cachées par un nuage.

Elle porte la main à son cœur  
Elle pâlit elle frissonne  
Qui donc a crié ?

Mais l'autre s'il est encore vivant  
On le retrouvera  
Dans une ville inconnue.

## XXII

Le sang coulant sur les dalles  
Me fait des sandales  
Sur une chaise au milieu de la rue  
J'observe les petites filles créoles  
Qui sortent de l'école en fumant la pipe.

## XXIII

Par retraits il faut que le béguinage aille au feu.

## XXIV

Il ne faut pas voir la réalité telle que je suis.

## XXV

Par exception la calcédoine se laisse prendre  
À la féerie de la gueule des chiens.

## XXVI

Toute la vie a coulé dans mes rides  
Comme une agate pour modeler  
Le plus beau des masques funèbres.

## XXVII

Demain le loup fuira vers les sombres étoffes de la peur  
Et d'emblée le corbeau renaîtra plus rouge que jamais  
Pour orner le bâton du maître de la tribu.

## XXVIII

Les arbres blancs les arbres noirs  
Sont plus jeunes que la nature  
Il faut pour retrouver ce hasard de naissance  
Vieillir.

## XXIX

Soleil fatal du nombre des vivants  
On ne conserve pas ton cœur.

## XXX

Peut-il se reposer celui qui dort  
Il ne voit pas la nuit ne voit pas l'invisible  
Il a de grandes couvertures  
Et des coussins de sang sur des coussins de boue

Sa tête est sous les toits et ses mains sont fermées  
Sur les outils de la fatigue  
Il dort pour éprouver sa force  
La honte d'être aveugle dans un si grand silence.

Aux rivages que la mer rejette  
Il ne voit pas les poses silencieuses  
Du vent qui fait entrer l'homme dans ses statues  
Quand il s'apaise.

Bonne volonté du sommeil  
D'un bout à l'autre de la mort.

## Critique de la poésie

C'est entendu je hais le règne des bourgeois  
Le règne des flics et des prêtres  
Mais je hais plus encore l'homme qui ne le hait pas  
Comme moi  
De toutes ses forces.

Je crache à la face de l'homme plus petit que nature  
Qui à tous mes poèmes ne préfère pas cette *Critique de la  
poésie*.

# COMME DEUX GOUTTES D'EAU

(1933)

On a brisé le globe alpestre  
Où le couple érotique semblait rêver  
Une petite fille était figurée  
Sur ses flancs pâles  
Elle riait d'un mariage ridicule  
D'une vie enviable

Deux yeux deux fois deux yeux  
Ne sont jamais deux fois semblables  
La femme était toujours tournée  
Vers le plus sombre du sombre Protée  
Qui fuyait les hommes

Jeunesse à ne savoir quand elle prendrait fin  
Sourires dessinés par des caresses  
Douleur déchirée par des caresses  
Les jours n'étaient mauvais que pour les autres femmes  
Ils brûlaient d'un grand feu aveugle  
Et ne reconnaissaient rien.

\*

En cherchant des salamandres  
Des flammes vertes  
Des flammes noires  
Un été pâle  
À réduire un grand chagrin  
Pendant les vacances  
Buvant du lait  
Dans les prairies  
Comme un enfant  
Mourra la nuit

Pour s'en passer  
Que faut-il dire  
Cristal de roche  
Fauve éventé  
Bonds des collines  
Ma belle en liberté  
Éparpille des herbes  
Des moires de parfums  
Des bêtes trébuchantes  
Des prunelles gelées

Éblouissante et nue  
À la cuisse une abeille  
Rires peur de la peur  
Dans les bras d'un frisson  
En plein jour le corail  
Borde l'écume des forêts  
Un buisson de neige s'envole  
Je n'ai pas d'ombre à t'opposer  
Sous ton masque de larmes  
Tu n'es que plus visible

Sur leurs plages de perles  
Tes yeux sont plus beaux

L'œuf de l'aube lâche ses oiseaux  
Fils des reptiles au cœur de marbre  
Aux yeux de griffes  
Que faut-il taire  
Pour t'écouter  
Chaîne des ponts  
Comme une paille  
Tremblante d'air  
Le corps très frais les cheveux tièdes  
Le front lustré  
Tu tournes au beau temps  
Et quand le soleil s'oriente  
Dans le ciel du matin  
Tu souris dans mes plaintes.

\*

L'homme  
Ses bizarres idées de bonheur l'avaient abandonné  
Il imposait sa voix inquiète  
À la chevelure dénouée  
Il cherchait cette chance de cristal  
L'oreille blonde acquise aux vérités  
Il offrait un ciel terne à des regards lucides  
Leviers sensibles de la vie  
Il n'attendait plus rien de sa mémoire qui s'ensablait

L'amour unique tendait tous les pièges du prisme  
Des sources mêlées à des sources  
Un clavier de neige dans la nuit  
Tour à tour frissonnant et monotone  
Une fuite un retour nul n'était parti  
Tout menait au tourment  
Tout menait au repos  
De longs jours étoilés de colères  
Pour de longs jours aux nervures de baisers  
L'enfance à travers l'automne d'un instant  
Pour épuiser l'avenir

Et cent femmes innocentes ignorées ignorantes  
Pour préférer celle qui resta seule  
Une nuit de métamorphoses  
Avec des plaintes des grimaces  
Et des rancunes à se pendre.

\*

Installez ici les gradins les estrades  
Les lampes des musiciens  
Gravez partout des personnages ridicules  
D'un trait pur d'un trait vif  
Enviabile

Accrochez les fleurs les grands oiseaux  
Tout près des danseuses polies  
Et de leurs robes creuses  
Tout près des seins aux étranges vertus  
Aux maladresses nonchalantes

Jetez des brassées de statues fragiles  
Sur de grandes pierres sûres d'elles-mêmes  
Pour déchaîner la gaieté  
Pour composer un monde involontaire  
Tendre et solide  
On y trébuche en plein jour

Où suis-je j'y voudrais rester

La moindre ligne blanche  
Près d'une tache noire  
Une lampe pour un voyant

Un albinos  
Sous les baisers des couleurs  
Découvre son regard traqué  
Sa candeur  
Une couronne diaprée  
De violettes roses  
De boutons d'or fanés

Il a le goût d'autres décors  
D'une clarté moins rassurante  
Plusieurs petites mains rapprochées  
Sous un arbuste pâle  
Carrelage de paumes innocentes

Touche aux mains pour toucher à tout  
Sans laisser de traces

Pourquoi tant d'égards  
Fouillez les gouttes d'eau

Les graines en haillons  
Fouillez les mains prodigues  
La prudence n'est qu'un jeu  
Sur la table d'un enfant

Les arabesques lentes des poitrines et des lèvres  
Les rides de l'écho  
Derniers sentiers de la parole  
Parmi les bruits de la campagne

Soir sans allure  
Grand laboureur de ruines  
Bourreau descendu des îles solitaires  
Avec le vent dans la poussière  
De mille vieillesse craquantes

Terre exécration  
Aux grimaces décolorées  
Inextricable nœud d'horizons

Ma colère comme un sanglot la fin de tout  
Puis dans le noir interminable  
L'abandon d'un regard  
Dont tout avait le goût

Ses paupières sont prises dans la cire de l'ombre  
Et n'y retrouvent rien  
Ni la tendresse ni la vie même l'ancienne  
Qui n'était pas la nôtre

Pas plus la solitude que l'oubli.

\*

De tout ce que j'ai dit de moi que reste-t-il  
J'ai conservé de faux trésors dans des armoires vides  
Un navire inutile joint mon enfance à mon ennui  
Mes jeux à la fatigue  
Un départ à mes chimères  
La tempête à l'arceau des nuits où je suis seul  
Une île sans animaux aux animaux que j'aime  
Une femme abandonnée à la femme toujours nouvelle.  
En veine de beauté  
La seule femme réelle  
Ici ailleurs  
Donnant des rêves aux absents  
Sa main tendue vers moi  
Se reflète dans la mienne  
Je dis bonjour en souriant  
On ne pense pas à l'ignorance  
Et l'ignorance règne  
Oui j'ai tout espéré  
Et j'ai désespéré de tout  
De la vie de l'amour de l'oubli du sommeil  
Des forces des faiblesses  
On ne me connaît plus  
Mon nom mon ombre sont des loups.

\*

Filles de rien prêtes à tout  
Sœurs des fleurs sans racines  
Sœurs des enfants rebelles

Minuscules  
Indifférentes  
Réduites à l'intelligence  
À la raison à en mourir  
Réduites dans vos secrets  
Étrangères délaissées  
Mes lointaines compagnes  
Aux chairs sentimentales  
Belles à peine belles mais toujours belles  
Plus simples que le malheur  
Plus précieuses que la beauté  
De vos lèvres abattues  
De votre sourire effondré  
Vous me confiez vos poisons  
Ô mithridatisées

Et j'oppose à l'amour  
Des images toutes faites  
Au lieu d'images à faire.

# LA ROSE PUBLIQUE (1934)



# Une personnalité

TOUJOURS NOUVELLE, TOUJOURS DIFFÉRENTE, L'AMOUR  
AUX SEXES CONFONDUS DANS LEUR CONTRADICTION,  
SURGIT SANS CESSER DE LA PERFECTION DE MES DÉSIRS.  
TOUTE IDÉE DE POSSESSION LUI EST FORCÉMENT  
ÉTRANGÈRE

Je n'ai pas souvent le courage de penser au lendemain  
Je ne suis pas une épée qui mêle d'un seul coup la vie et la  
mort

J'ai vu bien des grands satisfaits j'ai connu des rêveurs  
ponctuels

Des écorchés luisants de dignité des hommes dont les mains  
n'étaient pas des nourrices

Mais des horloges de naissance

Des femmes incommunicables

Des enfants sans âge

Devant leur assiette cervicale

Ils dévidaient leur appétit

Ils ne donnaient rien en échange

Ils vivaient sur leur propre fonds

D'un geste brusque j'interromps tous ces mauvais souvenirs

Qui mettaient la nuit en veilleuse

Je n'ai plus d'expérience

D'autres mouches viennent se prendre au plus noir de mon  
cœur

Les bracelets d'un baiser autour d'un bras interminable

La rosace de l'ivresse à la pointe d'un sein

Le remous des regards honteux ne me fait pas honte

J'embrasse avec ferveur la chair des arbres sous leur écorce

Je cherche dans la terre les flammes de la pluie

Les agates de la chaleur  
Les plus petites graines du soleil d'hiver  
À l'odeur de cendres et couleur de lys  
Recherches bariolées sous le couvert de l'ignorance  
On m'a libéré du logis où la poussière  
Est conservée par modestie par goût de l'ordre  
Il y a trop de trous trop d'ornières  
Sur le chemin du retour  
J'apprends des jeux qui n'en finissent pas  
Des jeux à tout casser  
Des chants qui crèvent les rideaux de la hauteur  
Revenir serait une chute écrasante

Couronnée de mes yeux  
Voici la tête la plus précieuse  
Elle apparaît petite elle est jeune  
Nous sommes face à face et rien ne nous est invisible  
Délire perpétuel nous nous sommes tout dit  
Et nous avons tout à nous dire

Cambrée câline tu vacilles

Dans notre miroir au cœur double  
Nos désirs vont bâtir ton corps  
En faire la soif des oiseaux  
Un bateau de velours d'orage  
Un geyser de mains démentes  
Une arme contre l'habitude

Que pèse une vitre qu'on brise  
Les épis de ta nudité coulent dans mes veines  
Le souffle bref de l'ambre dans le vide  
Le frisson des sillons sur un abîme

Le sang ne quitte plus sa proie  
Sa raison d'être sans passé

Toute ma confiance  
À celle qui mentait à la multiple  
À bout de souffle elle m'accorda la vérité  
La vérité que je lui apprenais  
La triste et douce vérité  
Que l'amour est semblable à la faim à la soif  
Mais qu'il n'est jamais rassasié  
Il a beau prendre corps il sort de la maison  
Il sort du paysage  
L'horizon fait son lit

Comment ma vie disait-elle  
Une autre ai-je été moi-même  
Qui dans la vie qui en moi-même  
Et moi les autres  
Pourtant mon corps mon visage mes yeux  
Ce que j'ai vu  
Ou bien ce que les autres ont vu  
Ce que tu vois

J'ai vu le soleil quitter la terre  
Et la terre se peupler d'hommes et de femmes endormis

J'ai vu le sablier du ciel et de la mer se renverser  
Le sablier d'une robe qui tombe  
Et d'un corps nu qui se redresse  
Porte ouverte dehors est roi  
Il chante partout à tue-tête  
Une vigne s'accroche au vent  
Les murs sont chargés d'espace

De solitude transparente

J'ai vu une femme regarder son enfant nouveau-né  
Comme une tuile enlevée d'un toit  
Son enfant en progrès sur l'homme

J'ai vu mon meilleur ami  
Creuser dans les rues de la ville  
Dans toutes les rues de la ville un soir  
Le long tunnel de son chagrin  
Il offrait à  
Toutes les femmes  
Une rose privilégiée  
Une rose de rosée  
Pareille à l'ivresse d'avoir soif  
Il les priait humblement  
D'accepter  
Ce petit myosotis  
Une rose étincelante et ridicule  
Dans une main pensante  
Dans une main en fleur

La peur la gêne la misère  
De petits rires  
Au lieu du rire passionné  
Qui aurait permis de passer au lendemain  
Toutes les femmes aucune femme  
Ce soir inépuisable  
Le jour était une inconnue  
Ou une morte

Sur ses seins sur ses yeux on avait bâti  
La ville lourde et laide

Sa chevelure un bouclier  
Rompue éteinte  
Sa chevelure toute une foule dispersée  
Par l'horreur des rues inutiles

Et j'ai vu naître l'imperceptible  
La nuit rêvée.

\*

Des couteaux si tranchants si forts qu'ils n'aient plus de  
poids  
Éparpillés dans la mêlée étonnant les plus fatigués les plus  
fiers

Des couteaux comme des statues de la fureur  
Comme des chasseurs sur les traces de mendiants  
immondes

Des couteaux comme des astres définitifs  
Comme des barreaux de prison au vent  
Des couteaux pour pleurer et pour ne plus jamais pleurer  
Des couteaux pour aller à l'assaut du papier à fleurs de  
l'aube

Pour saccager les fondations de la vie blanche et noire  
comme un pain

Des couteaux comme un verre de poison dans l'haleine  
Comme les bras nus d'un deuil éblouissant  
Pour veiller l'agonie des déluges

Pour connaître la fin de l'absurde.

## **L'objectivité poétique**

**N'EXISTE QUE DANS LA SUCCESSION, DANS L'ENCHAÎNEMENT  
DE TOUS LES ÉLÉMENTS SUBJECTIFS DONT LE POÈTE EST,  
JUSQU'À NOUVEL ORDRE, NON LE MAITRE, MAIS L'ESCLAVE**

**Guerre des errants et des guides  
À rebours de la peur  
À rebours des conseils  
Loin des rives les plus sensibles  
Fuir la santé des mers  
Espoir des premiers pas  
Fuir les couleurs inhumaines  
Des tempêtes aux gestes mous  
Aux grands corps vides  
Le labyrinthe des étoiles dépaysées  
Les océans de lait de vin de viande  
Les vagues de fourrure les vagues de repos  
Le sable dans son lit  
Fuir les bateaux et leur métier.**

**\***

**Matin brisé dans des bras endormis  
Matin qui ne reviendra pas  
Reflet de rousse qui s'éteint  
Les seins aigus les mains aimables  
À coups de fouet l'offre de soi  
Rien ne vaut le malheur d'aimer  
Rien le malheur**

L'écume détournée  
Abrège la sentence qui monte aux lèvres  
Qui va au cœur  
Qui s'effondre avec un rire d'origine  
Un rire aveuglant.

\*

Fragile douloureuse et marquée à l'épaule  
Des cinq doigts qui l'ont possédée

\*

Le long des murailles meublées d'orchestres décrépits  
Dardant leurs oreilles de plomb vers le jour  
À l'affût d'une caresse corps avec la foudre  
Le sourire faucheur des têtes basses  
L'odeur du son  
Les explosions du temps fruits toujours mûrs pour la  
mémoire.

\*

Même quand nous sommes loin l'un de l'autre  
Tout nous unit

Fais la part de l'écho  
Celle du miroir

Celle de la chambre celle de la ville  
Celle de chaque homme de chaque femme  
Celle de la solitude  
Et c'est toujours ta part

Et c'est toujours la mienne  
Nous avons partagé  
Mais ta part tu me l'as vouée  
Et la mienne je te la voue.

\*

Et tes mains de pluie sur des yeux avides  
Floraison nourricière  
Dessinaient des clairières dans lesquelles un couple  
s'embrassait  
Des boucles de beau temps des printemps lézards  
Une ronde de mères lumineuses  
Retroussées et précises  
Des dentelles d'aiguilles des touffes de sable  
Des orages dénudant tous les nerfs du silence  
Des oiseaux de diamants entre les dents d'un lit  
Et d'une grande écriture charnelle j'aime.

\*

Tant de rêves en l'air  
Tant de fenêtres en boutons  
Tant de femmes en herbe

Tant de trésors enfants  
Et la justice enceinte  
Des plus tendres merveilles  
Des plus pures raisons

Et pourtant  
Les heureux dans ce monde font un bruit de fléau

Des rires à perdre la tête  
Des sanglots à perdre la vie  
Les yeux la bouche comme des rides  
Partout des taches de vertu  
Partout des ombres à midi.

\*

Colère miel qui dépérit  
L'abri des flammes se consume  
C'en est fini de voler au secours infâme des images d'hier  
La perfection sylvestre la fine mangeoire du soleil  
Les fondantes médailles de l'amour  
Les visages qui sont des miettes de souhaits  
Les enfants du lendemain le sommeil de ce soir  
Les mots les plus fidèles  
Tout porte de noires blessures  
  
Même la femme qui me manque.

## La lumière éteinte

QUAND, PAR HASARD, JE NE CHOISIS PAS LE PETIT CHEVAL  
VERT ET LE PETIT HOMME ROUGE, LES DEUX PLUS  
FAMILIÈRES ET BRUTALES DE MES CRÉATURES  
HYPNOTIQUES, JE ME SERS INÉVITABLEMENT DE MES  
AUTRES REPRÉSENTATIONS POUR COMPLIQUER, ILLUMINER  
ET MÊLER À MON SOMMEIL MES DERNIÈRES ILLUSIONS DE  
JEUNESSE ET MES ASPIRATIONS SENTIMENTALES

Un matin de bureau  
Elle est restée dans ce champ  
Qu'a-t-elle laissé d'elle en s'en allant

Tout ce que j'ai voulu  
Et d'abord une armure choisie dans les décombres  
De la plus ciselée des aubes

Une armure sous un arbre  
Un bel arbre  
Ses branches sont des ruisseaux  
Sous les feuilles  
Ils boivent aux sources du soleil  
Leurs poissons chantent comme des perles  
Un bel arbre les jours d'ennui  
Est un appareil visionnaire  
Comme un autre  
Par cet arbre de tous les jours  
Je suis le maître de mes quatre volontés

\*

Puis une femme au col de roses rouges  
De roses rouges qu'on ouvre comme des coquillages  
Qu'on brise comme des œufs  
Qu'on brûle comme de l'alcool

Toujours sous l'arbre  
Comme un aimant irrésistible  
Désespérant  
La flamme traquée par la sève

Tantôt fragile tantôt puissante  
Ma bienfaitrice de talent  
Et son délire  
Et son amour à mes pieds  
Et les nacelles de ses yeux dont je ne tomberai pas  
Ma bienfaitrice souriante  
Belle limpide sous sa cuirasse  
Ignorante du fer de l'arbre et des roses rouges  
Moulant tous mes désirs  
Elle rêve  
De qui rêve-t-elle  
De moi  
Dans les draps de ses yeux qui rêve  
Moi

\*

Ses mains sont vives  
De vraies mains de sarcleuse  
Tissées d'épées

Rompues à force d'indiquer l'heure matinale sempiternelle  
atroce du travail  
Des mains à tenir amoureusement un bouquet de roses  
rouges sans épines

Et ce galop de buffles  
Mes quatre volontés  
Cette femme au soleil  
Cette forêt qui éclate  
Ce front qui se déride  
Cette apparition au corsage brodé d'épaves  
De mille épaves sur des vagues de poussière  
De mille oiseaux muets dans la nuit d'un arbre

Il ferait beau penser à d'autres fêtes  
Même les parades déshabillées défigurées ensanglantées par  
des grimaces de masques atteignent malgré tout à une  
sérénité condamnable  
Et quel passant hors jeu juste au carrefour d'un sourire de  
politesse ne s'arrêterait pas pour saluer d'un éclair de la  
main le ventre impoli du printemps

\*

Un panier de linge à la volée se calme tendrement  
Sa blanche corolle s'incline vers ses genoux brisés  
Aucune roture de couleur n'a barre sur lui  
Et par la déchirure d'une dentelle  
Il disparaît  
Sur une route de chair

Boire  
Un grand bol de sommeil noir  
Jusqu'à la dernière goutte.

## Ce que dit

L'HOMME DE PEINE EST TOUJOURS HORS DE PROPOS

Un hiver tout en branches et dur comme un cadavre  
Un homme sur un banc dans une rue qui fuit la foule  
Et que la solitude comble  
Place à l'appareil banal du désespoir  
À ses miroirs de plomb  
À ses bains de cailloux  
À ses statues croupissantes  
Place à l'oubli du bien  
Aux souvenirs en loques de la vérité  
Lumière noire vieil incendie  
Aux cheveux perdus dans un labyrinthe  
Un homme qui s'est trompé d'étage de porte de clé  
Pour mieux connaître pour mieux aimer

Où commence le paysage  
À quelle heure  
Où donc se termine la femme  
Le soir se pose sur la ville  
Le soir rejoint le promeneur dans son lit  
Le promeneur nu  
Moins gourmand d'un sein vierge  
Que de l'étoile informe qui nourrit la nuit

Il y a des démolitions plus tristes qu'un sou  
Indescriptibles et pourtant le soleil s'en évade en chantant  
Pendant que le ciel danse et fait son miel  
Il y a des murs déserts où l'idylle fleurit  
Où le plâtre qui se découd  
Berce des ombres confondues  
Un feu rebelle un feu de veines  
Sous la vague unique des lèvres  
Prenez les mains voyez les yeux  
Prenez d'assaut la vue

Derrière les palais derrière les décombres  
Derrière les cheminées et les citernes  
Devant l'homme  
Sur l'esplanade qui déroule un manteau de poussière  
Traîne de fièvre  
C'est l'invasion des beaux jours  
Une plantation d'épées bleues  
Sous des paupières écloses dans la foule des feuilles  
C'est la récolte grave du plaisir  
La fleur de lin brise les masques  
Les visages sont lavés  
Par la couleur qui connaît l'étendue  
Les jours clairs du passé  
Leurs lions en barre et leurs aigles d'eau pure  
Leur tonnerre d'orgueil gonflant les heures  
Du sang des aubes enchaînées  
Tout au travers du ciel  
Leur diadème crispé sur la masse d'un seul miroir  
D'un seul cœur

Mais plus bas maintenant profondément parmi les routes  
abolies

Ce chant qui tient la nuit

Ce chant qui fait le sourd l'aveugle

Qui donne le bras à des fantômes

Cet amour négateur

Qui se débat dans les soucis

Avec des larmes bien trempées

Ce rêve déchiré désemparé tordu ridicule

Cette harmonie en friche

Cette peuplade qui mendie

Parce qu'elle n'a voulu que de l'or

Toute sa vie intacte

Et la perfection de l'amour.

## **Bonnes et mauvaises langues**

BONNES ET MAUVAISES LANGUES PRÉTENDENT QUE  
LE MAL EST BIEN FAIT. AINSI, LE FAUX, LE NÉGATIF  
OBLIGENT LA VIE A SE HAÏR

Ne dites pas sur un chemin de pierre

D'épaisses maisons fendues par la culture

Ne dites pas j'ai honte un aigle irrespirable

Vous prendrait à la gorge à la lampe des moissons de  
langues

La peur comme une fleur flétrie au fil de l'eau

La proue des nerfs contraire au vent

Monarque ne te mets pas à genoux

Illustre continent  
Aussi laid que cheval et bourgeois réunis  
Ne prends pas la forme d'une machine à faire le mort  
Prends garde aux géographies menaçantes des nouveaux  
délires  
Aux mains guidées par les odeurs feuillages et tenaces  
À l'oreille qui sort du parloir  
Aux caresses dictées par la pitié glacée des songes  
Si tu heurtais mon front  
Tu rejoindrais l'immensité à tête d'épingle.

\*

Les rouages les plus familiers se brisent  
Dans la main gantée des prisons  
Le mouvement luisant s'éteint des ombres passent  
Le chemin parcouru à grande allure  
Lorsque les tropiques voguaient sur la mer des étoiles  
Lorsque le ciel pavé d'oiseaux chantait dans les banlieues  
Vient échouer ici  
On avait mis le cap aux perles aux framboises  
Aux seins sensibles des merveilles  
Aux roses farouches de l'orage  
  
Et l'on apprend l'alphabet des ignorants.

\*

En souvenir d'un fauve au ralenti maté dompté

On prend des chaînes pour limites  
On cultive l'art d'être heureux  
On appuie de temps en temps sur le levier complaisant du  
bien

On met de l'eau dans son soleil.

\*

Pour rendre la tête à sa destinée  
Voici sauvage le délire aux ondées de lueurs  
Aux reflets opposés sur des lits verticaux et blafards  
Ciseaux de flammes jumelles  
Voici l'épouvantable ardeur de la parole qui n'est pas dite  
pour être entendue  
Le geste qui cherche le vide  
La chasse aux pendus la pêche aux noyés  
Les grands froids enragés la glu du désert  
La lutte à mort avec les apparences.

\*

Le crépuscule ce caméléon qui meurt  
Ce fou qui s'accroche à moi  
Il faudrait le mettre dans du coton  
Ne lui laisser qu'un œil et quoi encore  
Ma chambre s'est coiffée pour la nuit  
Elle est au seuil de ses vêtements de nuit  
Comme la pluie au début d'une fête

Ma chambre se sépare de mon univers  
Et je ne connais plus que ce qui n'est pas là

Il y avait une corbeille de lait chez une belle sorcière  
Dans une cachette avec des jouets incompréhensibles  
J'ai parlé de la glu du désert et le désert est une abeille  
De misérables petites absinthes végètent dans la sécheresse  
Dans la peau du silence paresseux  
Comme on parle de son malheur  
Avec des mots qui ne font mal qu'aux innocents

Je sais aussi que les nuages la gorge lourde et basse  
Courbent des forêts vierges sur des mares de mousse  
Que l'océan bouge comme un cerceau qui tombe  
Les étoiles sont sur le pont  
Les plages épousées ne volent plus que d'une aile  
Je sais qu'il y avait chez une fille meilleure que le premier  
pain blanc  
Assez d'audace pour s'ouvrir à la vérité

La vérité avec son cortège interminable  
D'évidences puériles.

\*

Des kilomètres de secondes  
À rechercher la mort exacte.

\*

Tranquilles objets familiers  
Nous descendrons dans une mine héroïque  
Nous en tirerons les verrous

Nous avons fermé les volets  
Les arbres ne s'élèveront plus  
On ne fouillera plus la terre  
On ne nous déterrera pas

Il n'y a plus de profondeurs  
Ni de surfaces.

## **Le Ciel**

SOUVENT SE VOIT LA NUIT

Mondal est parisien  
Il est de la vieille race des bâtards  
Il est seul pauvre frêle  
Nous le voyons gagner à grand'peine sa vie  
Il ne s'attaque pas à ses ennemis  
Son linge le fuit  
Sa maison se lézarde  
Son cœur faiblit  
Ses yeux ont perdu leur éclat  
Trop tard pour avoir une idée  
Le sommeil ni l'été ne lui sont plus d'aucun secours  
Il ne pense pas à mourir

Dans la plaine orageuse  
Ni bonne ni mauvaise  
Les racines des gémissements  
Pourrissent  
Les légumes sont pliés  
Entassés abattus  
Comme des livres  
Les violettes funèbres sonnent l'os  
Et l'inerte comme des lèvres blafardes  
Les serrures des fossés bouchées  
Les mains qui s'ouvrent sont saisies  
Du doux tremblement de la vase  
Sous le vent d'acajou  
Les nerfs  
Sont les veines gonflées de la pluie énorme  
La terre grasse  
Sous le soleil sourd  
Le cœur

Majestueux le lourd harnachement  
Du mauvais temps quotidien  
Sûr de sa route parmi les hommes

Une telle misère  
Un tel défi

Il y a pourtant des rires sur terre  
Qui applaudissent des promesses de sang jeune  
Sans souvenirs  
Des promesses de soleil frais  
Au pied des derniers remparts  
Qui vont se mêler au jour

Inexplicablement

Puisque Mondal fils de tout et de peu  
Est seul n'a rien et ne veut rien

Pas même combattre ses ennemis.

## Passer le temps

Un enfant grimpe à l'homme  
Qui dit jeune dit seul  
Comme une page blanche  
Puisque tout a la force de la nouveauté  
Un enfant retentit du cri commun aux solitaires  
Engagés douloureusement  
Sur de longues artères d'ombre

Il prend soin de crier  
Mais son cri est pareil à cette bombe de froid qu'on n'entend  
pas exploser  
Pareil à cette bombe de larmes qu'on ne voit pas couler

Pluie espérée pluie en puissance  
Grande pluie meurtrière  
De blés cassants comme des cruches  
Sur mes colères

J'ignore toujours mon destin

Fillette aux seins de soie  
Ai-je vieilli

Midi minuit je m'endors je m'éveille  
En caressant tout doucement  
Une bonne loutre vertueuse  
Qui résiste à tous les poisons.

## À moudre le chemin

AU CARREFOUR DES REGARDS

Tout entière pressée de me montrer sa nudité  
Derrière la fenêtre que je guette

Dans des chambres obscures et chaudes  
Dans des robes éblouissantes  
Elle n'est pas pour rien d'ordinaire si secrète

Elle ne se garde pas du miroir voisin

\*

Elle est future

Aujourd'hui de chair tamisée  
Parmi des flots d'espoir  
Demain de baisers incarnés  
Taillés comme des diamants  
Tout au fond du plaisir

Attentive malgré la nuit  
Elle suit mon vœu de savoir  
Et mes grands rêves innocents

\*

Si la chanson s'éloigne  
La fenêtre se ferme

Elle n'a jamais été là

J'en devine déjà une autre.

## **Rien d'autre**

QUE VIVRE ET VOIR VIVRE :  
LE JOUR LES YEUX OUVERTS,  
LA NUIT LES YEUX FERMÉS, AVEC,  
DANS L'INTERVALLE,  
LE GESTE MINIMUM DE MOURIR

Erre tu rencontreras  
Toutes les femmes que tu voudras

La passante interdite et charnue dans le soleil  
Dans les neiges des prairies creuse un bain de son  
Où les miroirs volants viennent boire  
Il faut voir s'ouvrir aussitôt

Les lèvres mouillées du printemps  
Multitude candide

Les semelles du jour les toits sont négligeables  
On les compte pour de l'ombre pour des tombes stériles  
Mon paysage féminin a d'autres nids  
Tremblants de rires enflammés et de délices douloureuses  
D'autres fenêtres où le vent  
Agite la chaleur rectangulaire dans ses draps frais  
Mon paysage féminin a tous les charmes  
Puisqu'il est notre paysage  
Ses yeux ce sont nos yeux  
Ses seins ce sont nos seins  
Soigneusement dressés à se confondre  
Un bas plus haut que l'autre nuage c'est le nôtre  
Ta nudité lumière me dénude  
Il n'y a pas un doigt de mon corps loin de toi  
Je ne peux pas abattre la nature entière

Une palme convenue  
Se débat sous les pieds de la passante involontaire  
Pendant que le moulin des fruits piétine la fleur sa servante.

\*

Puis le fruit défloré  
Une femme qui se retourne lasse et lente  
Nuit après nuit dans tous mes rêves  
La vie imposée par la nuit  
Une femme qui prend sa source dans mon sommeil  
Mon vœu d'aimer

Mon désir de ne pas changer

Elle est le poids perdu des ailes  
L'étoile qui ne s'efface qu'au point mort de la flèche.

## **Tout aiguisé de soif**

TOUT AFFAMÉ DE FROID

Une sublime chaleur bleue  
S'appuie aux tempes des fenêtres

Belle alignée de plumes jusqu'aux limbes  
La parfumée la rose adulte le pavot et la fleur vierge de la  
torche  
Pour composer la peau enrobée de femmes nues

Des vanes luisent dans la porte  
Il faut passer malgré le tour câlin qu'a pris la lutte  
Passer les coteaux les grands lits végétaux  
Saupoudrés de soleil

Et continuer

L'orage de la belle saison est comme une main sans doigts  
Comme un chat dans un sac  
Une fumée d'autruche annonce l'été tumultueux  
Émaillé de poisons

Les soifs varient vont par des brumes dégradées

Jusqu'à l'auberge au flot  
De pierres brûlantes à cheval sur des buveurs enragés.

## **Je ne cesse**

POUR AINSI DIRE PAS DE PARLER DE TOI ET POURTANT J'EN  
AI TOUJOURS VITE FINI AVEC L'ESSENTIEL

Quand l'aube a montré ses griffes  
Et qu'au premier versant boisé  
Qui ne reflète que frissons  
S'ouvre l'abîme des hauteurs

Quand ta robe s'ouvre à pic  
Donnant le jour à ton corps tendre  
Offrant tes seins lustrés soumis  
Tes seins qui n'ont jamais lutté  
Renoncules tigrées de plomb  
Éclipses fatales aux forts  
Degrés d'hermine sacrifiée  
Ou quand ton visage se trouble

Ce que j'aime dans ton visage c'est l'arrivée  
D'une lampe ardente en plein jour.

## **Telle femme**

PRINCIPE DE VIE, INTERLOCUTRICE IDÉALE

Veux-tu voir  
La forme obscure du soleil  
Les contours de la vie  
Ou bien te laisser éblouir  
Par le feu qui mêle tout  
Le flambeau passeur de pudeurs  
En chair en or ce beau geste

L'erreur est aussi inconnue  
Que les limites du printemps  
La tentation est prodigieuse  
Tout se touche tout te traverse  
Ce ne fut d'abord qu'un tonnerre d'encens  
Ce que tu aimes le plus  
La louange belle à quatre  
Belle nue immobile  
Violon muet mais palpable  
Je te parle de voir

Je te parlerai de tes yeux  
Sois sans visage si tu veux  
De leur couleur contre le gré  
Des pierres lumineuses  
Décolorées  
Devant l'homme que tu conquiers  
Son enthousiasme aveugle  
Règne naïvement comme une source  
Dans le désert

Entre les plages de la nuit et les vagues du jour  
Entre la terre et l'eau  
Nulle ride à combler

Nul chemin possible

Entre tes yeux et les images que j'y vois  
Il y a tout ce que j'en pense  
Moi-même indéracinable  
Comme une plante qui s'amasse  
Qui simule un rocher parmi d'autres rochers  
Ce que je porte de certain  
Toi tout entière  
Tout ce que tu regardes  
Tout

Ceci est un bateau  
Qui va sur une rivière douce  
Il porte des femmes qui jouent  
Et des graines qui patientent  
Ceci est un cheval qui descend la colline  
Ou bien une flamme qui s'élève  
Un grand rire pieds nus dans une cour misérable  
Un comble de l'automne des verdure amadouées  
Un oiseau acharné à mettre des ailes à son nid  
Un matin qui disperse des lampes de rosée  
Pour éveiller les champs  
Ceci est une ombrelle  
Et ceci la toilette  
D'une dentellière plus séduisante qu'un bouquet  
Au son des cloches de l'arc-en-ciel

Ceci déjoue l'immensité  
Ceci n'a jamais assez de place  
La bienvenue est toujours ailleurs  
Avec la foudre avec le flot  
Qui s'accompagnent

De méduses et d'incendies  
Complaisants à merveille  
Ils détruisent l'échafaudage  
Surmonté d'un triste drapeau de couleur  
Une étoile limite  
Dont les doigts sont paralysés

Je parle de te voir  
Je te sais vivante  
Tout existe tout est visible  
Il n'y a pas une goutte de nuit dans tes yeux

Je vis dans une lumière exclusive la tienne.

## **Le baiser**

Un coq à la porte de l'aube  
Un coq battant de cloche  
Brise le temps nocturne sur des galets de promptitude

Un lancer de ramages  
Entre deux transparences inégales  
On ne va pas si tôt lever la tête  
Vers la lumière qui s'assemble  
Mais la baisser  
Sur une bouche plus vorace qu'une murène  
Sur une bouche qui se cache sous les paupières  
Et qui bientôt se cachera derrière les yeux  
Porteuse de rêves nouveaux  
La plus douce des charrues  
Inutile indispensable

Elle sait la place de chaque chose  
Dans le silence  
Collier rompu des mots rebelles  
Une autre bouche pour litière  
Compagne des herbes fiévreuses  
Ennemie des pièges  
Sauvage et bonne formée pour tous  
Et pour personne  
Bouche oublieuse du langage  
Bouche éclairée par les mirages de la nuit

Le premier pas sur cette route franche  
Monotone comme un enfant  
Mille orchidées à l'infini  
Brillant brûlant pont vivant  
Image écho reflet d'une naissance perpétuelle

C'est gagner un instant  
Pour ne plus jamais douter de durer.

## **Elle se fit élever un palais**

QUI RESSEMBLAIT A UN ÉTANG DANS UNE FORÊT, CAR  
TOUTES ; LES APPARENCES RÉGLÉES DE LA LUMIÈRE  
ÉTAIENT ENFOUIES DANS DES MIROIRS. ET LE TRÉSOR  
DIAPHANE DE SA VERTU REPOSAIT AU FIN FOND DES ORS ET  
DES ÉMERAUDES, COMME UN SCARABÉE

Un taillis de nuages sur un rond-point solaire  
Un navire chargé de paille sur un torrent de quartz  
Une petite ombre qui me dépasse  
Une femme plus petite que moi  
Pesant autant dans la balance des pygmées  
Qu'un cerveau d'hirondelle sur le vent contraire  
Que la source à l'œil vague sur la marée montante

Un jour plus loin l'horizon ressuscite  
Et montre au jour levant le jour qui n'en finissait plus  
Le toit s'effondre pour laisser entrer le paysage  
Haillons des murs pareils à des danses désuètes  
La fin maussade d'un duel à mort où naissent des retraites  
des bougies  
La mise au tombeau comme on tue la vermine  
Rire aux éclats une palette qui se constitue  
La couleur brûle les étapes  
Court d'éblouissements en aveuglements  
Montre aux glaciers d'azur les pistes du sang

Le vent crie en passant roule sur ses oreilles  
Le ciel éclatant joue dans le cirque vert  
Dans un lac sonore d'insectes  
Le verre de la vallée est plein d'un feu limpide et doux  
Comme un duvet  
Cherchez la terre  
Cherchez les routes et les puits les longues veines  
souterraines  
Les os de ceux qui ne sont pas mes semblables  
Et que personne n'aime plus  
Je ne peux pas deviner les racines  
La lumière me soutient

Cherchez la nuit  
Il fait beau comme dans un lit  
Ardente la plus belle des filles adorantes  
Se prosterne devant les statues endormies de son amant  
Elle ne pense pas qu'elle dort  
La vie joue l'ombre la terre entière  
Il fait de plus en plus beau nuit et jour  
La plus belle des amantes  
Offre ses mains tendues  
Par lesquelles elle vient de loin  
Du bout du monde de ses rêves  
Par des escaliers de frissons et de lune au galop  
À travers des asphyxies de jungle  
Des orages immobiles  
Des frontières de ciguë  
Des nuits amères  
Des eaux livides et désertes  
À travers des rouilles mentales  
Et des murailles d'insomnie  
Tremblante petite fille aux tempes d'amoureuse

Où les doigts des baisers s'appuient contre le cœur d'en haut  
Contre une souche de tendresse  
Contre la barque des oiseaux  
La fidélité infinie  
C'est autour de sa tête que tournent les heures sûres du  
    lendemain  
Sur son front les caresses tirent au clair tous les mystères  
C'est de sa chevelure  
De la robe bouclée de son sommeil  
Que les souvenirs vont s'envoler  
Vers l'avenir cette fenêtre nue

Une petite ombre qui me dépasse  
Une ombre au matin.

## **De l'ennui à l'amour**

Est-elle sortie  
Elle est chez elle  
Sa maison est ouverte

Jusqu'à leur abolition naturelle  
Il y a des différences plus séduisantes  
Entre un poing et une cloche  
Entre une pierre et une rose  
Entre la prison et l'air libre  
Qu'entre le poisson et la mer  
Le cerf et le vent  
L'homme et la femme

Mon élément malgré les charmes du dehors  
J'entre tout s'assombrit

Buisson des métamorphoses  
Le lit teinté d'étoiles s'étend  
Comme un automne de brebis  
Descendant vers les brumes de ma solitude

J'ai toujours eu peur du silence  
Il y naît des rires sans raison  
Machines machinales aux roseaux de cambouis aux frissons  
figés

L'écoeurant métal doux  
Plus stérile que la cendre  
Face aux rideaux apprêtés  
Le lit défait vivant et nu  
Redoutable oriflamme  
Son vol tranchant  
Éteint les jours franchit les nuits  
Redoutable oriflamme  
Contrée presque déserte  
Presque  
Car taillée de toutes pièces pour le sommeil et l'amour  
Tu es debout auprès du lit

Je t'aime et je dors avec toi  
Écoute-moi.

## **Son avidité n'a d'égal que moi**

Donneuse monde en mouvement  
Cernée de plaisir comme un feu  
Dans l'ombre tu te diriges mieux qu'une ombre  
Tête accordée

Mon cœur bat dans tout ton corps  
Dans tes retraites préférées  
Sur l'herbe blanche de la nuit  
Sous les arbres noyés

Nous passons notre vie  
À renverser les heures  
Nous inventons le temps

Et d'un seul coup comme toujours  
Des verdure et des oiseaux  
Où sommes-nous  
Soufflent sur tes regards  
Se posent sur tes paupières

Garde-toi de bouger  
Les guirlandes de tes membres  
Sont pour des fêtes moins subtiles  
Pas un geste apparent  
On nous croit immobiles  
Tant nous sommes secrets

Donne ton juste poids à l'aube  
À l'horizon le nerf de la balance  
Le cratère d'une couronne d'air pur

Sur ta chevelure folle  
Mille bouffées d'écume entre les lèvres du soleil  
Ou l'aile battante de ton sang

Donne ta force ta chaleur  
L'été massif brutal amer  
De tes paumes et de ta bouche  
Donne ta fatigue limpide

Donne ta douceur ta confiance  
Dans l'étendue de tes yeux  
Il y a tantôt un château charmant  
Ouvert comme un papillon à tous les vents  
Tantôt une mesure terrible  
Une dernière caresse  
Destinée à nous séparer  
Tantôt le vin tantôt une rivière  
Close comme un essaim d'abeilles

Viens là docile viens oublier  
Pour que tout recommence.

## **AVEC LES MÊMES MOTS**

### **Oser et l'espoir**

Lorsque le pélican

Les murs de la maison se ressemblent  
Une voix enfantine répond

Oui comme un grain de blé et les bottes de sept lieues  
Sur l'un des murs il y a les portraits de famille  
Un singe à l'infini  
Sur l'autre il y à la porte ce tableau changeant  
Où je pénètre moi  
La première

Puis on devise sous la lampe  
D'un mal étrange  
Qui fait les fous et les génies  
L'enfant a des lumières  
Des poudres mystérieuses qu'elle rapporte de loin  
Et que l'on goûte les yeux fermés

Pauvre petit ange disait la mère  
De ce ton des mères moins belles que leur fille  
Et jalouses

Violette rêvait de bains de lait  
De belles robes de pain frais  
De belles robes de sang pur  
Un jour il n'y aura plus de pères  
Dans les jardins de la jeunesse  
Il y aura des inconnus  
Tous les inconnus  
Les hommes pour lesquels on est toujours toute neuve  
Et la première  
Les hommes pour lesquels on échappe à soi-même  
Les hommes pour lesquels on n'est la fille de personne

Violette a rêvé de défaire  
A défait  
L'affreux nœud de serpents des liens du sang.

## Par un après-midi très froid

DES PREMIERS JOURS DE 1713 OU LE MONDE TEL QU'IL EST<sup>1</sup>

Au revoir. Plus vite, suivez le mouvement, prenez la peine de courir, si vous voulez barrer la route à ceux qui tombent de fatigue, lever le rideau de leurs défaillances. Il ne reste du triomphateur que son étoile, une petite nuit d'amour pour la légende.

L'œil parle de tout un rien, en finit vite de disperser ses secrets puérils aux quatre murs qui lui ouvrent leurs tapisseries bien amarrées sur des forêts d'automne. Les meubles tapent sur leurs clous comme sur des perles. Les miroirs ont fait volte-face et bayent aux horloges de poussière. Un vrai paradis. Une dentelle de profil cette fêlure dans la vitre, cette légère fumée qu'un doigt de vin, fils d'une main ivre, s'apprête à labourer. Un sac de cuir complètement usé répand sur les dalles ses pistoles parasites. Pour apprendre que le désordre vestimentaire est l'indice d'une conscience mal peignée, il faut aller au vestiaire. Là, mes pauvres habits couchent sur un banc, dans l'intime nuit du faux dedans, comme des moules. Dans la cour transformée en un missel grossièrement imprimé, l'ordure patiente religieusement.

---

<sup>1</sup> Commentaire à une image d'Épinal : *la Folie des hommes ou le Monde à l'envers*.

J'ai tout ce que je voulais excepté ce que je voulais. J'ai dit non aux prudents, aux sages, aux jaloux, non aux croyants, aux sceptiques, aux forts, aux faibles, aux naïfs, aux menteurs, non aux bougies qui séparent le lecteur et les oiseaux nocturnes de la nuit, le silex du feu, oui aux femmes et à moi-même. J'ai alors rencontré des résistances incroyables, j'ai été obligé de me séparer de ce que j'aime. L'acharnement des piqueurs, des louvetiers, des ratiers, des pourfendeurs de dragons à poser leur soulier sur la bête découronnée n'est rien comparé à la rage. Je ne me possédais plus. Les femmes atteignaient en un clin d'œil l'âge de raison et m'échappaient. Elles fructifiaient comme une addition, elles se déplumaient de leur nudité, elles renversaient leur verre pour être chastes. Au galop sonore des courageuses plaques de cuivre qui protègent les portes des mains sales, le rêve continu de la belle amie, une jeune blonde aux yeux forfaitaires, s'ingéniait à broder d'alphabets intégraux le linge de la révélation. C'en était fait, j'avais oublié ce que je voulais. J'avais les morts en poche.

Seules restaient en présence ma fureur et la faculté d'en rire, d'un rire tristement semblable à une garniture de cheminée.

## **Man Ray**

L'orage d'une robe qui s'abat  
Puis un corps simple sans nuages  
Ainsi venez me dire tous vos charmes  
Vous qui avez eu votre part de bonheur  
Et qui pleurez souvent le sort sinistre de celui qui vous a  
rendue si heureuse

Vous qui n'avez pas envie de raisonner  
Vous qui n'avez pas su faire un homme  
Sans en aimer un autre

Dans les espaces de marées d'un corps qui se dévêt  
À la mamelle du crépuscule ressemblant  
L'œil fait la chaîne sur les dunes négligées  
Où les fontaines tiennent dans leurs griffes des mains nues  
Vestiges du front nu joues pâles sous les cils de l'horizon  
Une larme fusée fiancée au passé  
Savoir que la lumière fut fertile  
Des hirondelles enfantines prennent la terre pour le ciel

La chambre noire où tous les cailloux du froid sont à vif  
Ne dis pas que tu n'as pas peur  
Ton regard est à la hauteur de mon épaule  
Tu es trop belle pour prêcher la chasteté

Dans la chambre noire où le blé même  
Naît de la gourmandise

Reste immobile  
Et tu es seule.

# À propos de cette édition électronique

**Texte libre de droits.**

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le  
groupe :

*Ebooks libres et gratuits*

<https://groups.google.com/g/ebooksgratuits>

Adresse du site web du groupe :

<http://www.ebooksgratuits.com/>

—

**Mai 2024**

—

— **Élaboration de ce livre électronique :**

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : FrançoiseS, Jean-Luc, Coolmicro.

— **Dispositions :**

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu...

— **Qualité :**

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

*Votre aide est la bienvenue !*

**VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES  
CLASSIQUES LITTÉRAIRES.**